

Frédéric LIENARD

Ma confession, roman
autobiophilographique
d'un inconnu



deuxième partie

A Inès et Ulysse



Nous sommes tous des papillons

Sommaire

Préface

Juin 1992 et stylo-plume

Un Mercredi en 1994

Semelles orthopédiques

1997

Esquisse d'un éternel insatisfait

12 juin 2008

Esquisse d'une pièce de théâtre

Malpartout

1999

2000

2001

2 Octobre 2010

Aout 2012

Teide

Mai 2014

Juin 2014

26 Juin 2014

Chef d'œuvre

Septembre 2014

Découverte de la plongée

27 octobre 2014

12 novembre 2014

Novembre 2014

21 décembre 2014

1 er janvier 2015
5 janvier 2015
Physique et interprétation
Pierrette
28 février 2015
Fou ?
9 mars 2015
4 mars 2015
5 mars 2015
8 mars 2015
9 mars 2015
11 mars 2015
12 mars 2015
13 mars 2015
22 mars 2015
24 mars 2015
25 mars 2015
29 mars 2015
31 mars 2015
03 avril 2015
9 avril 2015
2015
11 mars 2015
Avril 2015
23 avril 2015
24 avril 2015
Mai 2015
Mai 2015
9 mai 2015

Fin mai 2015
15 juin 2015
22 juin 2015
1 e Septembre 2015
2 septembre 2015
Expériences professionnelles
Centres d'intérêt
Septembre 2015
5 Novembre 2015
9 novembre 2015
Nature Writing
Fantasmagories
12 novembre 2015
16 novembre 2015
17 novembre 2015
22 novembre 2015
25 novembre 2015
27 novembre 2015
4 décembre 2015
Vanité
5 décembre 2015
6 décembre 2015
7 décembre 2015
8 décembre 2015
9 décembre 2015
17 décembre 2015
18 décembre 2015
4 janvier 2016

Préface

Cet ensemble est décousu. J'ai recueilli ici d'autres pages d'écriture semblables à la première partie « roman autobiophilographique d'un inconnu ». **Ce sont d'autres souvenirs, d'autres émotions, d'autres sensations.**

Juin 1992 et stylo-plume

Un jour mon parrain (ce qualificatif n'a ici rien de religieux) eut l'idée de m'offrir un stylo-plume. Cet objet qui peut paraître anodin incarne une révolte naissante contre l'oppression sociale. « Un gaucher ne peut pas écrire à la plume. Il écrit mal, fait des tâches et a une écriture penchée. ». Être gaucher intègre tellement de caricatures !

Je me suis toujours dit, j'aurais la plus belle des écritures pour prouver à tous ces débiles que les gauchers ne sont pas des handicapés.

Madame Zorro m'a empêché d'utiliser ma main gauche mais ne m'empêchera pas d'écrire. Pour ceux qui ne la connaissent pas encore, ce fut une des enseignantes que j'ai supportée à l'école maternelle.

Un Mercredi en 1994

Le premier jour de neige, un mercredi. Mon voisin, mon frère et moi, nous nous décidions d'aller faire de la luge dans le talus d'en face. Nous avons l'habitude d'y aller chaque hiver sans aucun problème particulier. Les Ardennes sont réputées pour proposer de la neige assez régulièrement. C'est plus que relatif aujourd'hui. Je dois avouer que cet épisode ne m'a pas fait haïr la poudreuse, bien au contraire.

Nous décidions de descendre une pente que nous ne connaissions pas. Chacun s'y essaya pourtant sans difficulté.

Arrive enfin mon tour. Je monte sur la luge, me laisse descendre et dans un fracas, je me retrouve à côté d'elle, immobile, sans comprendre ce qui avait pu arriver pour que je me retrouve dans cet état. Personne ne s'inquiétait. C'est au moment où j'ai voulu me relever que j'éprouvais les premières difficultés. Le « Eh ! Les gars ! Je ne sais plus bouger. » résonne encore en moi comme le synopsis d'un mauvais film. L'absence de douleur ne m'aida pas à comprendre la situation. La neige avait tout endormi. Personne ne réagissait. Ils riaient si fort que je l'entends encore aujourd'hui ce rire moqueur. Ils pensaient tous à une mauvaise blague.

Seul, mon frère m'aida et descendit finalement chercher de l'aide. Un gendarme auxiliaire arrive et m'aide à descendre toute la côte sur ma fameuse luge. Il me porte dans ses bras jusqu'au bureau. Ceci n'est que le début d'un long scénario.

Mon père appelle l'ambulancier le plus proche. Afin de regarder l'état de ma jambe qui avait doublé de volume, celui-ci prend une paire de ciseaux et commence à découper ma botte. Je me mets à hurler ! Tous pensent que je souffre à cause de la douleur physique mais en réalité je pleurais la destruction de ma paire de chaussures préférée, mes bottes en caoutchouc rouges. J'avais l'impression que mes souvenirs d'enfance s'envolaient. Chaque fois que l'ambulancier ouvrait et fermait les ciseaux, chaque mouvement accompagnait la disparition d'un souvenir. Je pleurais bien plus pour mes bottes que pour ma jambe.

J'arrive enfin dans un hôpital de Charleville-Mézières. Je passe une radiographie et le radiologue me dit : « il faut opérer, il y a une double fracture ! ». La seule réponse que je lui adresse et qui me vient à l'esprit est : « c'est une blague ? ». Le chirurgien n'avait apparemment aucun humour. Il ne répondit rien.

Viennent alors des souvenirs sous la forme de bribes : la convalescence, la rééducation, un puzzle sur les dinosaures, la lecture de *Tom Sawyer* et celle de *La Tulipe noire*.

Mon année de cinquième au collège du val de Meuse fut une brève expérience. Je ne vus ce bâtiment que trois jours sur l'année. Je craignais la phlébite encore plus que mes camarades.

Semelles orthopédiques

Ceci est une des conséquences de l'épisode précédent. J'ai toujours souffert de cet accompagnement quotidien qui me vaut douleurs dans le dos et un choix très restreint de chaussures. Je m'y suis fait au fur et à mesure mais au début il fut assez difficile d'oublier les sandales, les chaussures de sport et toutes les chaussures basses. Encore aujourd'hui je suis résigné à ne porter que des chaussures hautes qui maintiennent la cheville, ayant eu en plus des entorses à répétition.

Je suis donc bancal. Un centimètre me décale une jambe du sol. Je m'y habitue et je dois avouer qu'il m'arrive de ne pas utiliser mes semelles pour pouvoir porter des chaussures basses, des sandales ou même des sabots.

Encore trop de questions inutiles m'attaquent. « Pourquoi portes-tu des chaussures aussi grosses, aussi chaudes en été ? ». Le mal est caché. L'habitude me fait tout simplement oublier que les autres ne font pas pareil. « Tu dois avoir chaud ? ». Je conclus la conversation par « Oui. Et alors ? Et pourquoi pas ? »

1997

Parfois je me plonge dans une rêverie, j'écris alors des textes que je ressors quelques années plus tard. J'ai quinze ans, je suis sur mon vélo et je rêve d'un autre monde.